

Directeur
ARTHUR MEYER

Le Gaulois du Dimanche

Supplément
Hebdomadaire Littéraire et Illustré

2, Rue Drouot, 2 - PARIS
Les manuscrits ne sont pas rendus

SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE WAGRAM



M. COQUELIN

Mme SARAH BERNHARDT

NAPOLEON III

M. EDMOND ROSTAND

M. Edmond Rostand à Napoléon : -- Allons, Sire ! un bon mouvement !... décorez les deux !...

Fragment d'une Pièce de M^{me} Sarah Bernhardt

Mme Sarah Bernhardt n'est pas seulement la plus grande tragédienne de notre époque, elle est comédienne, sculpteur et même auteur dramatique. On sait le succès qu'a obtenu un petit acte d'elle, l'Acte. La scène que nous donnons ici est extraite d'une pièce inédite de Mme Sarah Bernhardt, la *Duchesse Catherine*. L'action de la pièce est contemporaine, se passe en France, à Florence. La scène met en présence la Duchesse Catherine Capriani et le Marquis Jean de Maupré, qui, amis de la Duchesse, vont rompre avec elle et épouser sa belle-fille, la jeune Giulietta Capriani.

ACTE IV, SCENE IV

CATHERINE (triste, après un silence).
C'est-à-dire que j'attends la mort, ou l'amour ? Pourquoi ne puis-je dompter, écarter cette passion ? Qu'importe donc dans mon sang qui me brûle, qui m'étreint, m'engourdit le cœur ? Quel est le crime que j'ai commis ? Pourquoi, pourquoi ne m'aimera-t-il plus ? Pourquoi, pourquoi est-ce que je l'aime encore ? Mais écoute moi donc, l'été stupide, il est menteur ! Menteur ! Oui, mais je l'aime ; mais je l'aime ! Et puis, qu'importe !... qu'il soit lâche, voleur, assassin, mais qu'il m'aime !
(Elle chante) Oui, on vient. (Elle est masquée par un grand palmier. Jean entre doucement, lui se précipite la robe claire de Catherine ; il se précipite vers elle.)
Jean
Giulietta ! Enfin !
Catherine
Ce n'est pas Giulietta ! c'est moi !

JEAN
Pardieu ! j'oubliais. Beaumarchais ? Ce n'est pas vous que je venais chercher, Madame ! Mais pouvez-vous m'expliquer ?...

CATHERINE
J'ai lu votre lettre à Giulietta ; puis la réponse de Giulietta et je suis venue. Voulez-vous me dire ce que vous vouliez dire à la duchesse ?

JEAN
Je voulais lui dire ceci : Mademoiselle, je vous aime ! Un mariage de vous aimer pour votre fortune. Il y a contre notre union des raisons que je ne puis vous dire. Si vous m'aimez, partez avec moi, nous nous marierons en Angleterre. Voilà ce que je voulais dire à Mademoiselle Capriani.

CATHERINE
Voilà une franchise à laquelle vous ne m'avez pas habituée ; mais ce qu'il faut dire à cette enfant, c'est que vous êtes engagé d'honneur avec une autre femme.

JEAN
Est-ce vous qui lui direz ?

CATHERINE
C'est moi ! Ce qu'il faut encore lui montrer, c'est la cupidité de votre âme ; car, vous savez très bien que les six millions de Giulietta sont la proie à dire votre proie, dis que vous serez son mari.

JEAN
Est-ce vous qui lui montrerez ?

CATHERINE
C'est moi ! Ce que je lui dirai encore c'est que vous m'avez juré, à moi, il y a quelques heures, le même éternel amour ; c'est que vous m'avez dit autrefois : « Que restait-il de loin et que nous vivrions ensemble ! »

JEAN
Alors, vous lui direz que vous êtes ma maîtresse ?

CATHERINE
Ah ! misérable ! lâche ! qui me souflettez de ce mot dont je fais mon bonheur ! Eh bien, oui ! oui ! Je lui dirai que je suis votre maîtresse !

JEAN
Mais elle s'étonnera que vous ayez aimé un homme lâche, cupide et menteur.

CATHERINE
Elle s'étonnera moins que moi, je vous le jure, mais je la sauverai.

JEAN

Ab ! Madame ! Ne vous donnez pas le crime de sauver votre fille en défendant votre amour, et puisque nous en sommes venus à nous dire de semblables choses, je vais être franc jusqu'au bout. Eh bien ! oui, je suis las de traîner mon blason dans la misère ! oui, je veux être riche ! C'est vrai, mais je n'ai pas d'argent. Mademoiselle de Capriani (Mouvement de Catherine). J'étais sûr, il y a quatre mois, quand je vous ai prise et grisé de mon amour. Je n'avais pas songé à votre fortune, car l'âme ne m'était pas venue que vous puissiez être déshéritée. Vous étiez riche, c'était tant mieux, voilà tout. Depuis, des complications ont trahi ma vie. J'ai perdu une grosse somme au jeu ; le château de Maupré, où habite ma mère, est gravé sans qu'elle s'en doute et je crains à chaque instant que quelque bandit ne vienne la chasser de cette terre tant aimée par elle. Je suis épuisé, traqué par une bande d'usuriers qui me menacent chaque jour ; j'en trouve partout, c'est la honte, le déshonneur et la ruine et cela à courte échéance. Tenez,

voilà ce que j'ai reçu ce matin. La chose est claire, pardieu, lisez !

CATHERINE
C'est inutile, je sens que vous dites la vérité. Mais ma fortune est à vous, promez-la !

JEAN
J'ai six cent mille francs de dettes, je vous ruinerais, car il faudrait grever vos revenus ; et nous vivrions misérables ; et je vous entraînerais dans ma vie de misère. Non ! mille fois non ! Certes, ce que je vous dis est odieux, je le reconnais, je comprends aussi que même, n'étant votre amour, vous devez défendre votre fille Giulietta, et cependant, je vous déclare que je ne renonce pas à mon projet. J'épouserai Mademoiselle de Capriani. Je suis à bout de lutter, à bout d'énergie. Et puis, je ne suis pas le seul qui ait fait un mariage d'argent et cela m'a jamais déshonoré personne.

CATHERINE
Laissez-moi croire, qu'il y en a peu qui se trouvent dans une situation semblable à la vôtre.

JEAN
Je le souhaite, car je suis infâme, je le sais. Et pendant que tout mon être se révolte contre ce que je vous fais, je vous sers devant moi, autour de moi, la ruse, la misère hideuse ! Oui, je sais bien, il me reste la mort pour me sauver de la misère ; mais je vous jure ! je commets une action lâche, abominable, mais elle ne me déshonore pas. Je suis de ce siècle, je ne puis pas ne pas en être ! Si je m'arrête une seconde dans ma volonté de faire ce que je veux faire, je sens que ma volonté va s'effondrer sous mes larmes ; car je vous aime ardemment, brutalement. Je vous aime, pardieu ! Mais il faut que je vive ma vie ; et ma vie à moi est faite de plaisirs bruyants, de luxes effrénés...

CATHERINE
Jean, écoutez-moi !

Non ! non ! je ne veux pas que vous parliez ! Je ne veux pas vous entendre ! Ah ! taisez-vous ! par pitié ! taisez-vous ! Tout ce que vous me direz, je me le suis dit. J'ai la rage au cœur en pensant à ce que je vais faire ; mais j'ai la rage de le faire, je le ferai ! Adieu ! Madame ! Après ce que je viens de vous dire il ne me reste plus qu'à quitter cette maison. Mais avant de partir, laissez-moi vous dire, une dernière fois, que je vous remercie à plein cœur, pour les heures chères que je vous dois ; ce que je vous ai dit, il y a quatre mois, je le pense aussi profondément maintenant. Ah ! vous savez bien que je ne mens pas, oui, je vous aime ! Je vous aime et je vous abandonne ! Je vous trahis ! Oui, je vous aime ! Je vous aime et je trahis votre vie ! Je foule au pied serments, amour, et je vous jette en partant ce déhorrilable : défendez votre fille ! car c'est elle que je veux ! parce que c'est par elle que je serai sauvé ! Adieu ! adieu !

CATHERINE
Non ! pas adieu ! Il est impossible que vous partiez ainsi, vous savez que je ne sais pas dissimuler, ce serait un scandale. Votre mère s'écroulerait la première d'un dépit si brusque. Dans quelques heures nous allons tous à la chasse. Vous la conduirez avec moi. Puis le calme et la réflexion amèneront peut-être une solution autre, que vous ne pouvez prévoir en ce moment.

JEAN
Mais il n'y a aucune solution possible, vous le savez bien, je vous le montre toutes les plaies intérieures et puantes de mon esprit et de mon âme. Vous, sincèrement, après ce que je viens de vous dire,

consentiriez-vous à être encore ma maîtresse ? ... ma femme ?...

CATHERINE
Après tout ce que je viens d'apprendre, je consentirais à être votre femme, votre maîtresse !

JEAN
Oh ! femme ! femme ! Qu'est-ce donc que ce dévouement sublime ?...

CATHERINE
L'amour pour l'homme ! La pitié pour ses douleurs ! Le pardon pour ses faiblesses ! L'amour enfin ! qui seul nous fait égaux dans le bien, comme dans le mal.
(Jean se jette en sanglotant dans un fauteuil.)

CATHERINE
Pleure ! pleure ! pauvre être torturé ! Pleure ! Les larmes sont un apaisement à notre douleur !

JEAN
Ah ! je suis fou d'éternellement depuis huit jours. Me voilà maintenant pleurant comme une femme. Ah ! c'est fini. Pardieu ! Que m'avez-vous dit tout à l'heure ? Je ne m'en souviens plus !

CATHERINE
Je vous ai demandé d'attendre vingt-quatre heures pour prendre une décision. Demain, vous conclurez la chasse avec moi. Est-ce convenu ?

JEAN
C'est convenu. Je vous jure Dieu que je voudrais me casser la tête à cette chasse !

CATHERINE
Taisez ! A demain !

JEAN
A demain ! (Il sort.)
Sarah Bernhardt.

L. CRISTIANI

LA BERGÈRE

Mélodie inédite

L. CRISTIANI

CHANT

Un jour la ber-gère Syl-

PIANO

vi-e di-sait ai-me moi je-t'en pri-e Di-sait ai-me moi

nous au ber-ger qui seul es sa-vi-e et son a-mour Ai-me moi ber-

ger je te prie Et te le-ve car il est jour Ai-me moi

ber-ger je te prie ai-me moi Et te le-ve car il est jour

Ah! que dis-tu che-re Syl-vi-e Ai-me

moi ber-ger je t'en prie Que dis-tu Le-so-leil por-te

donc en-vi-ca no-tre a-mour Ai-me moi ber-ger je te prie

Et te le-ve car il est jour Ai-me moi ber-ger je t'en prie ai-me

moi Et te le-ve car il est jour

LE BERGER DES ROUETTES

CONTE INÉDIT

Lorsque José Balzani me raconta cette histoire, il était peut-être bien tout près de ses cent ans. Je le vois encore : il restait de longues heures assis devant sa porte, à boire du café, et alors sa tête branlait comme si le vent qui l'attachait à la terre du cou se fût desserré à la longue; mais il ne radotait pas plus que de raison, et, tout ce qui sortait, il avait vu dans son enfance. Et c'est que, c'est vrai.

Le village de Larbelle était bâti dans une plaine étroite, au bord de l'Adour. Au nord, derrière les collines de Naudy, se dressait à perte de vue le désert des Landes; à gauche et à droite, en pente douce, se dressaient des haies de murs où on disait parfois de serpents et de bêtes immondes; en face, de l'autre côté du lit immense de l'Adour, s'élevaient les bois de Caudillères. Mais qui se fit aventure à passer le fleuve? Caudillères, comme chacun savait, était le repaire d'hommes sans foi ni loi et qui avaient probablement le pied fourchu... Ainsi, après du reste de l'univers, les gens de Larbelle se sentaient leur bête, taillaient leurs vignes, et depuis que le monde est monde, ils n'avaient pas vu la fin de l'âge d'or.

Un événement de cette histoire, il y eut un hiver très dur. Pendant plus de huit jours la neige tomba sans discontinuer. Les anges se battaient, leurs plumes volaient, disaient-ils, en riant derrière les vitres. « Plus vite l'épandue! Les chiens hurlaient au long du ruisseau qui coulait dans le village, à pas de voleurs, les yeux luisants comme du braie. On entendait aussi dans la campagne de mystérieuses détonations. Les vieux, qui regardaient devant les grilles de chêne, hochant la tête et se rappelaient des choses, disaient : « Attendez donc... Il y eut jadis un hiver pareil, et le froid faisait égarer les âmes... » Mais on ne les croyait pas et l'on allait répétant : « C'est la fin de tout, ce sont les poutres du monde qui craquent... »

Et pourtant le froid cessa, le printemps revint. Mais la fonte des neiges fit grossir tant et tant l'Adour que les digues se rompirent. Les hommes durent aller camper sur les pentes des coteaux. Ils ne s'en effrayaient pas outre mesure, car, depuis qu'ils connaissaient l'Adour, ils avaient eu le temps de s'accoutumer à ses caprices. Or, cette fois-là, au lieu de se retirer en laissant sur le sol un limon fertile, les eaux baignèrent un peu, à peine, et restèrent là. Après quelques jours de douloureuse stupefaction, les plus courageux se bâtirent de nouvelles maisons sur la colline de Naudy, défrichèrent le sol, allèrent des arbres. Et lorsque les crues d'automne furent finies, l'eau couvrait toujours la plaine, tous se résignèrent à transporter à Naudy leurs foyers et leur église.

Mais ce cataclysme inattendu avait comblé les âmes de tristesse et de peur. Vraiment un mauvais génie semblait avoir réglé minutieusement toute l'affaire. L'ordre des choses était bouleversé; ainsi l'eau qui, pour le malheur de tous, s'éternisait sur les cultures, avait cessé de surgir du trou de Cabardès, et le moulin de Van Perigot ne tournait plus... L'année Van Perigot! Les autres, du moins, avaient pu sauver du légal et des semences, mais lui, qui n'avait jamais possédé que son moulin et fut retenu à le vendre. Et, pour comble de malheur, il n'y eut alors d'assés riches pour le lui payer suffisamment que Ramon Gaudou. C'était ce Gaudou, l'objet de la haine de tous; pourquoi? on n'en savait trop rien; il fut payé contre que le genre de Larbelle, au lieu de l'épauler entre eux, la réserve de méchanceté qu'il y a au fond de toutes les âmes. En tous cas, le vieux Peyrigot ne se consola pas d'avoir vendu son moulin et longuement il rôla dans les environs, montrant le point à Gaudou et criant :

« Veux-tu, mon bon domaine !
— Je le te rendrai quand les roues du moulin recommenceront à tourner, répondit un jour Gaudou en haussant les épaules.
Et le soir de la nuit, car la haine qu'il sentait grandir autour de lui l'avait rendu cruel et dur.

Mais ce qu'il y eut de plus étrange, c'est qu'un heureux pressentiment s'épanouit dans le cœur de Van Perigot du jour où il eut entendu ces paroles. En vain toutes sortes d'infortunes l'assaillirent par la suite, il perdit sa femme, à bien plus, il devint aveugle; guidé par sa fille Jeanne de porte en porte, il n'en rendait pas moins courage à tous en protestant :

« Camarades, répétait-il, vous avez entendu Gaudou. Il n'a rien dit de vain. Dieu me dit à l'oreille que je mourrai dans ma maison... Et vous aussi, vous verrez la fin de vos peines !
Et cependant, on avait jadis poussé les bêtes et les vignes, la vie aquatique devenait chaque jour plus ardente et tumultueuse. Les vagues surgirent les premières et agitèrent au vent leurs tiges bruyantes; les larges feuilles des nénuphars s'élevèrent ensuite au ras de l'eau; leurs fleurs, de loin, semblaient danser parmi les reflets comme des gouttes condensées de lumière; sur les bords, les glaives des iris se mêlèrent aux panaches des prèles; les petites grenouilles brunes remplirent les nuits d'éclat de leurs coassements et les ruines des maisons, dont l'eau avait rongé les bases, devinrent les repaires de belles couleuvres mores. Et cela dura dix ans.

Au bout de quoi — c'était quelques jours avant Pâques — hommes, femmes, enfants, éveillés étrangement des ténèbres, se trouvèrent tout à coup au bord du marais comme si un mystérieux mot d'ordre avait été donné. Et Van Perigot s'écria :

« Je vois en ma mémoire le spectacle que vous contemplez; je le vois aussi clairement que si mes yeux pouvaient le redire encore. Et, j'ajoute, en l'endroit où l'Adour apparaît au tournant de Caudillères, j'ai vu un Ange voler. Voyez-vous l'Ange, vous dont les yeux sont vivants ?
Tous se taisaient, pleins d'un espoir surnaturel, sentant un miracle proche; et s'étaient tournés vers le point qu'indiquait Peyrigot, ils virent sur le fleuve quelque chose qui ressemblait à une nef minuscule, toute blanche, avec des voiles de brocart d'or. Alors, de leur propre mouvement et sans crainte d'être

emportés loin des leurs par les eaux, qui étaient grosses, deux jeunes gens détachèrent une barque et firent force de rames dans la direction de cette nef. Il faut qu'on garde leurs noms. Ils s'appelaient Juste et Simi. Arrey. On lui demandait :

« Berger des roulettes, est-ce que les petites amies, te parlant dans leur langage, ont dit que nos peines allaient finir ?
Plus tard, Ramelou quitta le rivage et s'aventura au milieu du marais sur une barque rible que lui prêtait un pêcheur. Alors le marais devint son domaine; il le connaissait mieux que personne; sa barque glissait le long des courants, s'attachant sur les îles fanées, et le Berger des roulettes regardait l'eau et faisait de mystérieuses recherches. Bien des gens disaient l'avoir vu, le soir, dans la brume, marcher sur l'eau comme Notre-Seigneur... Quand il s'avançait sur les nasses d'une maison de Larbelle, les belles couleuvres noires venaient gracieusement appuyer leurs têtes plates sur ses épaules, les carpes sautaient devant lui et le saluaient à leur manière, et les petites grenouilles brunes chantaient en son honneur sur les feuilles des nénuphars.

Un jour, on raconta qu'un mince filet d'eau coulait du trou de Cabardès, et le vieux Peyrigot, ayant tâché cette eau de ses mains, sut ainsi que c'était vrai et insista triomphalement Gaudou dont le cœur se remplit de crainte. Et ce fut alors que Ramelou se mit à aller de porte en porte, embrassant tout le monde et faisant ses adieux :

« Bien sûr, dit-il, je vous quitterai pour toujours. Mais soyez heureux; j'ai pu vous sembler le front dans la plaine.
Ramelou grandit. Il ne partageait pas les jalousies des gens de son âge. Il vivait parmi les hommes, respecté comme un messager du ciel. Les vieillards se penchaient parfois curieusement vers ses yeux, et, comme des points d'or y brillaient, elles affirmaient qu'il voyait en plein jour les étoiles. Il restait de longues heures immobile au bord du marais; et bientôt les oiseaux de l'air s'accoutumèrent à l'y voir; les alouettes cendrées qui, le soir, venaient boire près de la bergère, n'eurent plus crainte de lui et s'élevèrent sans cesse devant son clair visage comme devant

un miroir; elles bequetaient dans sa main les grains qu'il leur offrait; pour elles, chaque jour elles arrivaient plus nombreuses, et, quand il marchait, elles volaient au devant de lui, comme si elles avaient été leur longeur. Et on lui demandait :

« Berger des roulettes, est-ce que les petites amies, te parlant dans leur langage, ont dit que nos peines allaient finir ?
Plus tard, Ramelou quitta le rivage et s'aventura au milieu du marais sur une barque rible que lui prêtait un pêcheur. Alors le marais devint son domaine; il le connaissait mieux que personne; sa barque glissait le long des courants, s'attachant sur les îles fanées, et le Berger des roulettes regardait l'eau et faisait de mystérieuses recherches. Bien des gens disaient l'avoir vu, le soir, dans la brume, marcher sur l'eau comme Notre-Seigneur... Quand il s'avançait sur les nasses d'une maison de Larbelle, les belles couleuvres noires venaient gracieusement appuyer leurs têtes plates sur ses épaules, les carpes sautaient devant lui et le saluaient à leur manière, et les petites grenouilles brunes chantaient en son honneur sur les feuilles des nénuphars.

Un jour, on raconta qu'un mince filet d'eau coulait du trou de Cabardès, et le vieux Peyrigot, ayant tâché cette eau de ses mains, sut ainsi que c'était vrai et insista triomphalement Gaudou dont le cœur se remplit de crainte. Et ce fut alors que Ramelou se mit à aller de porte en porte, embrassant tout le monde et faisant ses adieux :

« Bien sûr, dit-il, je vous quitterai pour toujours. Mais soyez heureux; j'ai pu vous sembler le front dans la plaine.
Ramelou grandit. Il ne partageait pas les jalousies des gens de son âge. Il vivait parmi les hommes, respecté comme un messager du ciel. Les vieillards se penchaient parfois curieusement vers ses yeux, et, comme des points d'or y brillaient, elles affirmaient qu'il voyait en plein jour les étoiles. Il restait de longues heures immobile au bord du marais; et bientôt les oiseaux de l'air s'accoutumèrent à l'y voir; les alouettes cendrées qui, le soir, venaient boire près de la bergère, n'eurent plus crainte de lui et s'élevèrent sans cesse devant son clair visage comme devant

un vent frais se jouait dans la campagne remplie de menthe sauvage et de fèves et le cortège s'avançait en chantant des cantiques, tandis que sur les lointaines collines les bruits roses de l'aurore commençaient à sortir de leur mystérieux bercail. Lorsque fut arrivé Ramelou dit :

« C'est ici que je vous quitte. Avec l'aide de Dieu, je vais ouvrir les portes de l'eau. Vous, cependant, remerciez, car c'est lui qui m'a révélé le moyen de mettre un terme à vos peines.

Ayant ainsi parlé, il s'avança lentement, en tenant une torche, dans la grotte d'où, jadis, coulait le ruisseau. Peu à peu la distance se dissipa, le bruit de ses pas, la lueur de la torche s'éleva dans les profondeurs de la terre. Tous se taisaient dans l'attente de ce qui allait arriver. Et soudain, on entendit le bruit lointain de l'eau déchaînée contre les parois étroites, le bruit se rapprocha, s'accrut, devint pareil au fracas du tonnerre et l'eau apparut enfin au seuil du gouffre, s'ébranlant, secouant sa crinière d'écluse et pareille à un cheval blanc lancé au galop.

Alors, de nouveaux cantiques retentirent. Le soleil qui avait surgi au ras des coteaux épanchant sa lumière à grands flots dans un ciel sans nuage, pour que ce jour fût le plus beau des jours. Les roues du moulin tournaient; le vieux Peyrigot versait des larmes de joie en recommençant dans son âme le triomphe familial. Cependant le marais se vidait par la bouche de Cabardès; déjà l'eau qui restait sur la plaine était retirée dans les limites d'un lac qu'on avait vu de tout temps; et, tandis que les hommes de Larbelle se préparaient à partir pour retrouver les bornes de leurs champs et les places de leurs anciennes demeures, ils entendirent dans le moulin des cris et des pleurs : Ramon Gaudou, fou de douleur et de rage au souvenir des paroles qu'il avait imprudemment prononcées jadis, s'était tué pour ne pas être contraint à tenir sa promesse.

Ainsi finit l'histoire du Berger des Roulettes. C'est le vieux Balzani qui me la raconta. Il est mort à présent. Dieu l'ait en sa paix éternelle.

Charles Derennes.

2, rue Drouot, PARIS

LIBRAIRIE DU "GAULOIS"

2, rue Drouot, PARIS

NOUVEAUTÉS DE LA SEMAINE

ROMANS

- La Petite Patricienne, par H. Guérin. Illustr. de Marcel Pille 3 fr.
- Noces blanches, par Marie-Anne de Bovet 3 50
- Victimes, par Jean Thierry, préface de M. Etienne Lamy 3 50

LIVRES HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, MILITAIRES ET DIVERS

- Le Cahier de la Reine, par Maurice Hewlett, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson 3 50
- Histoire ancienne de l'Eglise, par Mgr L. Duchesne, Membre de l'Institut, Directeur de l'Ecole française de Rome, Tome I 8 fr.
- Questions littéraires et sociales, par René Bazin, de l'Académie française 3 50

Tous nos clients peuvent se procurer à la Librairie du Gaulois les volumes, quels qu'ils soient, avec une remise d'environ 10 o/o sur les prix forts. Les commandes sont remises franco à Paris. Le port est en plus pour la Province et l'Etranger.

La Librairie du Gaulois se charge, en outre, de faire tous les abonnements aux Journaux et Revues de France et de l'Etranger.

Le Gérant : CH. MOINE.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 10, rue du Croissant. — V. Sinaut, imprimeur.